

Stéphane Audoin-Rouzeau

## Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIX<sup>e</sup> siècle : relire Ardant du Picq ?

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Stéphane Audoin-Rouzeau, « Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIX<sup>e</sup> siècle : relire Ardant du Picq ? », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 18 février 2006, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index1015.html> ; DOI : 10.4000/rh19.1015

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index1015.html>

Document généré automatiquement le 03 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Stéphane Audoin-Rouzeau

## Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIX<sup>e</sup> siècle : relire Ardant du Picq ?

- 1 « Relire » Ardant du Picq, vraiment ? Lorsque l'on songe à la célébrité de l'auteur d'*Études sur le combat*<sup>1</sup> en France et dans le monde anglo-saxon, ainsi qu'aux éditions successives d'un livre dont la pertinence reste reconnue 135 ans après la mort de son auteur<sup>2</sup>, il peut paraître déraisonnable de proposer un tel sujet. Il nous a semblé pourtant qu'à toujours vouloir tirer ce « classique » de la littérature militaire française du côté de la lucidité prospective, voire de l'actualité immédiate du phénomène guerrier, on oublie trop souvent de faire d'Ardant du Picq une lecture tout simplement *historicisée*. Dans le cadre de cet article, toutefois, c'est moins d'histoire que d'anthropologie historique qu'il s'agira. De cette anthropologie historique qu'appelle évidemment la corporéité du déploiement de la violence extrême en temps de guerre, elle-même inséparable d'une expérience psychique d'une intensité exceptionnelle.
- 2 Mais pourquoi partir d'Ardant du Picq et d'un livre non seulement inachevé mais composé en outre de bric et de broc à partir de la réunion de textes très divers – sinon disparates – réunis après la mort de leur auteur en 1870 ? Notre hypothèse est ici qu'Ardant du Picq parvient à observer, à dire, à analyser des aspects de la violence de combat que nul autre que lui n'est parvenu à isoler avec une réflexivité aussi aiguë, non seulement *au* xix<sup>e</sup> siècle mais aussi *sur* l'activité guerrière de cette période. Dans ses pages, le combat et tout ce qui s'y joue d'essentiel ne sont jamais traités sous la forme habituelle du récit de guerre et de bataille, en fonction de ces conventions discursives qui continuent d'imprégner profondément l'histoire de la conflictualité au point de décourager souvent toute recherche neuve à son endroit. Ardant du Picq s'est offert un changement de focale, et il ose un type de regard sur la violence qui fait de son ouvrage un guide précieux pour toute exploration de la dimension la plus opaque de l'activité guerrière : la violence extrême, dont le point nodal est le combat.

3

### Les données de l'expérience

- 4 Rappelons tout d'abord qu'Ardant du Picq fut avant tout un officier de troupe disposant d'une solide expérience de la guerre lorsqu'il rédigea la plupart de ses écrits, entre 1865 et 1869. Retraçons ici l'essentiel de sa carrière : né en 1821, entré à Saint-Cyr en 1842, dont il sort avec un rang médiocre, Charles Ardant du Picq est sous-lieutenant au 67<sup>e</sup> régiment d'infanterie en octobre 1844, lieutenant en 1848, capitaine en 1852. Les années suivantes le conduisent à alterner commandements dans des unités de chasseurs et dans des régiments d'infanterie. En 1853, il passe au 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, devient en 1856 chef de bataillon au 100<sup>e</sup> régiment d'infanterie avant de repasser la même année au 16<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, puis au 37<sup>e</sup> régiment d'infanterie en 1863. En 1864, il est lieutenant-colonel, d'abord au 55<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis au 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie cinq ans plus tard. On le voit : Charles Ardant du Picq est d'abord un fantassin, mais qui dispose de l'expérience des chasseurs à pied (on compte sous le Second Empire 21 bataillons de ces soldats d'élite destinés à agir rapidement en avant des lignes et à harceler l'ennemi de leur feu).
- 5 L'expérience de guerre de l'auteur d'*Études sur le combat* est double. Sa connaissance de la « vraie guerre » est de première main, à travers l'immersion dans la guerre de Crimée au cours de laquelle il participe à l'assaut du bastion central de Sébastopol en septembre 1855. Il y fut fait prisonnier. Cette connaissance directe de la bataille en Crimée transparaît d'ailleurs souvent de manière privilégiée dans plusieurs passages de l'ouvrage, même si son auteur évite toujours le témoignage à la première personne. Membre du corps expéditionnaire envoyé en Syrie en 1860, Ardant du Picq connut aussi la « petite guerre », en Algérie surtout, lors de la répression de l'insurrection de 1864.

6 À cette expérience directe du combat, il ajoute une documentation historique, mais aussi un corpus plus original, puisés dans les résultats d'une enquête initiée par une lettre écrite en 1868 à des officiers ayant commandé sous le feu lors de différents conflits précédant la guerre franco-prussienne, celle-là même qui vit la mort du colonel devant Metz. Les questions qu'il pose dans ce long texte sont évidemment informées en profondeur par l'expérience de bataille de son auteur. Qu'on en juge par ce passage concernant un moment capital, celui de l'assaut :

7

« Comment s'est fait la charge, – à quelle distance l'ennemi a fui devant elle, – à quelle distance elle s'est repliée devant le feu ou devant la contenance, ou devant tel ou tel mouvement de l'ennemi. – Ce qu'elle a coûté. – Ce qui a pu être remarqué de toutes ces mêmes choses chez l'ennemi.

La contenance, c'est-à-dire l'ordre, le désordre, les cris, le silence, le trouble, le sang-froid, chez les chefs, chez les soldats, soit chez nous, soit chez l'ennemi, avant, pendant, après.

Comment le soldat a été tout le temps de l'action dirigeable et dirigé, ou bien à tel instant a eu tendance à quitter le rang pour rester en arrière, ou pour se jeter en avant.

À quel instant, si la direction échappant aux chefs, n'a plus été possible, à quel instant cette direction a échappé au chef de bataillon, – à quel instant au capitaine, au chef de section, au chef d'escouade ; à quel instant, en somme (si chose semblable a eu lieu), n'y a-t-il plus eu qu'une impulsion désordonnée, soit en avant, soit en arrière, emportant chefs et soldats pêle-mêle.

Où, quand, a eu lieu le temps d'arrêt.

Où, quand, la reprise en main des soldats par les chefs.

À quels instants, avant, pendant, après la journée a été fait l'appel du bataillon, de la compagnie. Résultats de ces appels.

Combien de morts, combien de blessés, de part et d'autre ; – le genre des blessures : – chez les officiers, – les sous-officiers, – les caporaux, – les soldats, – *etc.* »<sup>3</sup>

9 Comment ne pas relever qu'aujourd'hui encore, un tel questionnement mérite de rester nôtre, dans la perspective de cette anthropologie historique de la violence de combat que nous appelons de nos vœux ? Par le type de focale mis en œuvre, le questionnaire d'Ardant du Picq suggère en effet une « histoire au ras du sol »<sup>4</sup>, en totale rupture avec un descriptif de la violence entrepris le plus souvent à petite échelle et sur lequel aucune réflexivité ne peut utilement s'exercer. Il propose également une histoire corporelle (celle des blessures, de leurs emplacements sur les corps...) qui, en outre, sait faire appel à la sphère sensible du soldat (notation des sons qui accompagnent la lutte). Il souligne enfin le lien entre *soma* et *psyché*, à travers l'attention très grande portée à toutes les réactions psychologiques des hommes placés dans la situation d'agression sensorielle caractéristique de la bataille. Le questionnaire d'Ardant du Picq prend tout simplement le sens d'une leçon d'intelligence *historiographique* dont la pertinence reste, aujourd'hui encore, à peu près intacte.

10 On imagine la difficulté que les destinataires de cette lettre ont probablement ressentie au moment d'y répondre. Tout indique d'ailleurs que les réponses ont été peu nombreuses. Pour autant, celles dont nous disposons sont du plus grand intérêt *historique* elles aussi. Elles concernent les batailles de l'Alma et d'Inkerman (1854), de Magenta et de Solferino (1859), de Mentana enfin (1867) : toutes s'insèrent par conséquent dans la séquence chronologique 1850-1870. Ces récits, qui figurent en annexe d'*Études sur le combat*, constituent évidemment des approches très partielles, voire parcellaires, mais pour cette raison même l'information transmise est de premier ordre. L'échelle choisie est en effet la bonne, et tout indique que les correspondants d'Ardant du Picq ont su comprendre que ses questions étaient bien celles qu'il convenait de poser aux données de l'expérience. Cette série – malheureusement trop brève, il est vrai – constituée de récits micro historiques du déploiement de la violence de combat, prennent tous pour objet central, sinon unique, le combattant.

11 Invariance

12 « Étudions donc l'homme dans le combat, écrit Ardant du Picq, car c'est lui qui fait le réel »<sup>5</sup>. Si la lecture d'*Études sur le combat* suggère si nettement une lecture de type anthropologique de la violence de bataille, sans doute est-ce parce que l'auteur institue en une sorte d'invariant

les réactions de l'homme confronté à l'acte de combattre. Au-delà d'un certain nombre de concessions aux « tempéraments nationaux », celui-ci développe sa conviction d'une unicité profonde de la psyché humaine face au combat, unicité par là même susceptible de transcender les époques, les contextes et surtout la variance des modalités techniques des affrontements : « Si nous avons surtout parlé du combat d'infanterie, note-t-il ainsi dans sa conclusion de la première partie consacrée au combat antique, c'est que celui-ci était le plus sérieux et que, à pied, à cheval, sur le pont d'un navire, au moment du danger, on retrouve toujours le même homme, et, qui le connaît bien, de son action ici conclut à son action partout »<sup>6</sup>. Ailleurs, il y insiste à nouveau : « L'étude du passé seule peut nous donner le *sentiment du praticable*, et nous faire voir comment demain, *forcément, inévitablement*, combattra le soldat »<sup>7</sup>.

13 Le lecteur d'aujourd'hui sent bien qu'Ardant du Picq a tort, tant il est vrai que les affects qui s'attachent à l'activité guerrière ne peuvent évidemment s'affranchir des contextes historiques dans lesquels ils s'insèrent. Pourtant, paradoxalement, sa conception de l'invariance humaine au combat garde une intrigante pertinence heuristique : sans doute parce qu'Ardant du Picq se refuse à instituer la dimension technologique d'un affrontement comme point de départ de ses réflexions, et moins encore les conceptions tactiques et stratégiques qui surdéterminent la mise en œuvre de la violence, cette mise en exergue de l'invariance constitue une des grandes forces de son texte. Son anthropologie du combat est ancrée avant tout dans une intuition des possibilités psychiques de l'être humain : « Avec le perfectionnement des armes, des engins de jet, la puissance de destruction croît, le courage d'affronter devient plus difficile et l'homme ne change pas, ne peut pas changer », écrit-il. Et s'il ne peut changer, c'est parce que ce dernier n'est capable « que d'une quantité donnée de terreur »<sup>8</sup>. Intéressante attention aux capacités psychiques, qui se double, d'un point de vue plus réflexif, d'une méthodologie historique très centrée sur la corporéité. Dépassant les analyses issues des rapports de pertes entre vainqueurs et vaincus, et mettant l'accent sur les lieux des blessures sur les corps, il prête en particulier la plus grande attention à la question de la mort reçue de dos : « Le nombre des tués, explique-t-il, le lieu des blessures, en disent davantage, bien souvent, que les plus longs récits, quand parfois ils ne les démentent pas »<sup>9</sup>. On entre ici dans le champ d'une expertise médicale des procédures de la mise à mort.

14 Pour autant, l'anthropologie du combat d'Ardant du Picq n'est aucunement basée sur une conception rigide. Car cette invariance postulée en termes de réactions humaines au combat est elle-même finement croisée avec la variance historique, qui suppose en retour une extrême attention au détail, à la complexité des situations réelles. Son exigence est sur ce point très grande, comme le souligne, en creux en quelque sorte, cette appréciation louangeuse d'un récit de combat intervenu en 1815 : « Nous avons infiniment peu de récits montrant l'action d'aussi près que le récit de combat du pont de l'Hôpital par le colonel Bugeaud. Ce sont des narrés semblables, plus détaillés encore – car le moindre détail a son importance – d'acteurs ou de témoins ayant su voir et sachant se ressouvenir, qui seraient nécessaires à une étude du combat de nos jours »<sup>10</sup>.

15 À ce titre, on serait tenté d'affirmer qu'Ardant du Picq propose une méthodologie qui tourne le dos à l'histoire militaire de son temps. Et, dans une certaine mesure, à celle du nôtre. En France tout au moins, pour des raisons dont il serait trop long sans doute de tenter ici l'analyse, le défi *historiographique* lancé par Ardant du Picq n'a-t-il pas été vain, en effet ? C'est en ce sens que son texte conserve aujourd'hui encore tout son pouvoir d'impulsion d'un effort historique centré sur la violence de guerre.

16

## La peur

17 Au centre du propos d'Ardant du Picq, constituant l'axe même de son livre, se trouve la peur ; ce que la peur permet, ce qu'elle ne permet pas ; et sa dimension irrépressible au combat. La réflexivité de l'auteur se voit par conséquent appliquée une fois encore à la psyché combattante. C'est sans doute sur ce point qu'il met le mieux en valeur son capital d'expériences personnelles, n'hésitant pas à parler à la première personne, comme dans ce passage où l'officier s'adresse au soldat – de manière fictive et cependant si directe – dans

l'instant qui précède sa fuite : « Mais toujours il arrive un instant où l'horreur naturelle prend le dessus sur la discipline, et le combattant s'enfuit. – “Arrête, arrête ; tiens quelques minutes, un instant de plus, et tu es vainqueur ; – tu n'es pas même encore blessé, – si tu tournes le dos tu es mort”. – Il n'entend pas, il ne peut plus entendre. – Il regorge de peur »<sup>11</sup>. Ardant du Picq ne s'en tient pas là. Partant de son observation des hommes, il sait établir une savante gradation entre l'émotion, la peur, la terreur, tout en notant la fragilité extrême des équilibres susceptibles de faire passer les combattants d'un état psychique dans un autre : « Les soldats ont émotion, peur même. Le sentiment du devoir, la discipline, l'amour-propre, l'exemple des chefs, leur sang-froid surtout, les maintiennent et empêchent la peur de devenir terreur. Leur émotion ne leur permet jamais de viser, d'ajuster autrement que par à peu près, quand elle ne les fait pas tirer en l'air [...]. En guerre, lorsque *la terreur* vous a pris, et l'expérience montre qu'elle vous prend souvent, vous êtes comme devant le lion, vous fuyez en tremblant et vous vous laissez égorger »<sup>12</sup>. Point culminant de cette gradation : le phénomène de panique, qui suscite la fuite irrépressible du groupe combattant tout entier : « L'espace les a tentés. Ils ne se retourneront plus »<sup>13</sup>.

18 Une lecture attentive d'Ardant du Picq, et parfois de certaines des réponses – si riches, on l'a dit – suscitées par son enquête, permettent d'entrer dans une description très fine des *symptômes* de cette peur au combat. Ainsi ceux qui ont trait à l'usage des armes : ici elles « tombent des mains » des soldats ; ailleurs il faut les arracher à des hommes frappés de stupeur, comme ce fut le cas à Magenta si l'on en croit une lettre adressée à Ardant du Picq le 23 août 1868 (« les Autrichiens [...] que nous avons pris tenaient leurs armes dans leurs mains et ne voulaient ni les lâcher, ni s'en servir »<sup>14</sup>). Un peu du même ordre sont les réflexes de regroupement en grands troupes d'hommes paralysés, dont Ardant du Picq souligne l'existence (à l'époque moderne toutefois) dans son *Mémoire sur les feux d'infanterie*.

19 On doit relever également avec quelle force d'évocation l'auteur analyse les processus d'évaporation massive des combattants sur le champ de bataille lors du moment paroxysmique que constitue l'avance vers l'ennemi. Le jeu des données de l'expérience est palpable dans ces pages extraordinaires, qui pourtant prennent Wagram comme point de départ et non d'autres combats directement vécus par Ardant du Picq lui-même : « La chose arrive chez *toute* troupe marchant en avant, sous le feu, dans quelque ordre qu'elle soit et le nombre des hommes tombant ainsi volontairement, se laissant aller au moindre bronchement, est d'autant plus grand que la distance est moins ferme et que la surveillance des chefs et des camarades est plus difficile. Dans un bataillon en colonne serrée en masse, cette sorte de désertion du moment est énorme ; la moitié du monde tombe en route. Le premier peloton est mêlé au quatrième, on est vrai troupeau de moutons, personne n'a plus aucune action, tout le monde étant mêlé. Si l'on arrive, néanmoins, en vertu de l'impulsion première, le désordre est si grand que la position enlevée, réattaquée par quatre hommes, est perdue »<sup>15</sup>.

20 D'où ces non moins extraordinaires conseils pour diriger la charge, encore sous forme de notes ou presque, nourries elles aussi d'une pratique qui se lit en filigrane sans jamais prendre la forme d'un récit à la première personne : « Quand on marche à l'attaque d'une position, ne prendre le pas de course que le plus tard possible, lorsque le chef pense pouvoir arriver d'une haleine. Jusque-là, on a pu, à peu près, marcher en rang, c'est-à-dire avec ses chefs (le rang n'étant pas la ligne mathématique, mais le groupement dans la main du chef, sous son regard). Mais avec la course arrive la débandade ; beaucoup s'arrêtent (d'autant moins qu'on court moins longtemps), se couchent en route et ne rejoindront que si l'attaque réussit (s'ils rejoignent même). Mais si, devant courir trop longtemps, on est obligé de s'arrêter pour souffler, s'attendre, l'élan est rompu, brisé ; au mouvement de “En avant”, très peu partiront ; on a dix chances contre une de voir l'attaque manquer, tourner à la plaisanterie, en cris de : “en avant à la baïonnette”, sans que personne ne s'avance, sauf peut-être quelques braves qui se font tuer inutilement, et finalement s'évanouir devant la moindre démonstration de l'ennemi ; un mot malheureux, un rien suffisent... »<sup>16</sup>. La liberté de ton est totale. Et « l'effet de connaissance » impressionnant sur ce qui se passe réellement au moment clé de l'affrontement entre deux troupes ennemies. On ne manquera pas de relever, en outre, que

bien des observations empiriques faites par Ardant du Picq au cours des années 1860 restent cohérentes avec les acquis les plus récents de la psychiatrie militaire contemporaine <sup>17</sup>.

21

## Le choc

22

Précisément, ce moment du choc fait l'objet sous sa plume d'un effort descriptif et réflexif particulier. Rien de plus éclairant sur ce point que tant de ses analyses qui permettent d'approcher ce qui se joue vraiment dans le déploiement de la violence de combat. Peu nous importe ici que, rabattant le présent des années 1860 sur l'Antiquité, il pense être en mesure de démontrer l'absence de choc véritable dans le cadre de la bataille antique, choc dont au contraire certains historiens contemporains croient pouvoir attester l'existence <sup>18</sup>. L'auteur, en revanche, est infiniment convaincant lorsqu'il aborde ce qu'il connaît – la guerre de son temps – et lorsqu'il tente d'entrouvrir une fenêtre sur un des aspects de la violence de bataille parmi les plus difficiles à démêler. Et une fois de plus, même s'il raccroche sa description à un combat auquel il n'a pas participé (combat de Diernstein, en novembre 1805), les modalités discursives indiquent que c'est bien sa propre expérience de la charge dont il livre indirectement un témoignage, sur un rythme d'ailleurs étrangement précipité par l'emploi d'une syntaxe aussi savante que peu orthodoxe :

« Notre bataillon est à 100 pas de l'ennemi, que va-t-il se passer ? Ceci, et l'on n'a jamais vu, on ne verra jamais autre chose :

Si le 1<sup>er</sup> bataillon a résolument marché, s'il est en ordre, il y a dix à parier contre un que l'ennemi s'est retiré déjà sans attendre davantage ; mais l'ennemi ne bronche pas. Alors l'homme nu de nos jours contre le fer ou le plomb ne se possède plus ; l'instinct de la conservation le commande absolument. Deux moyens d'éviter ou d'amoinrir le danger et pas de milieu : fuir ou se ruer. Ruons nous ! Eh bien ! si petit soit l'espace, si court soit l'instant qui nous sépare de l'ennemi, encore l'instinct se montre. Nous nous ruons, mais... la plupart, nous nous ruons avec prudence, avec arrière-pensée plutôt, laisser passer les plus pressés, les plus intrépides, et ceci est singulier, mais absolument vrai, nous *sommes d'autant moins serrés* que nous approchons davantage, et adieu la théorie de la poussée, et si la tête est arrêtée, ceux qui sont derrière se laissent choir plutôt que de la pousser, et si cependant cette arrêtée est poussée, elle se laisse choir plutôt que d'avancer. Il n'y a pas à se récrier, c'est ainsi. La poussée a lieu, mais pour le fuyard » <sup>19</sup>.

23

Car Ardant du Picq ne cesse décidément de le marteler : « Le choc est un mot » <sup>20</sup>, le choc est un mythe, et rien d'autre n'existe qu'une mêlée confuse. Son jugement péremptoire aide en tout cas à réexaminer de fond en comble un immense corpus documentaire – corpus d'images et de textes – qui, largement à notre insu sans doute, surdétermine nos représentations du combat en les orientant vers le *topos* du choc frontal. Les corps, nous dit au contraire Ardant du Picq, ne se heurtent pas. Notre représentation de la bataille au XIX<sup>e</sup> siècle, et, dans une certaine mesure, de la guerre elle-même, ne s'en trouve-t-elle pas profondément bouleversée ?

24

D'où la notion de « force morale », si mal comprise par une historiographie victime ici d'une vision rétroactive induite par la catastrophe de l'été 1914. Vu du côté d'Ardant du Picq, le concept paraît infiniment moins absurde que l'usage qui en fut fait ultérieurement, à la fin du siècle et au début du suivant : « L'impulsion morale » n'est alors rien d'autre qu'une peur – une terreur plutôt – supérieure à la sienne propre, et que l'on inflige à un adversaire ainsi forcé de s'enfuir. Le choc n'est que peur du choc à provoquer.

25

De tout ce qui précède, on ne doit pas inférer que l'auteur ne sache pas prendre en compte les mutations techniques qui, lors de la décennie 1860 au cours de laquelle Ardant du Picq écrit l'essentiel de son œuvre, ont commencé de transformer de fond en comble les conditions mêmes du combat au sein du monde occidental. Ces transformations, on le sait, ont trait à l'utilisation du train (première mise en œuvre à grande échelle en 1859 lors de la campagne d'Italie), au développement des communications (télégraphe électrique), à l'affirmation du modèle des armées de masse issues de la généralisation de la conscription dont la réforme Roon-Bismarck de 1862 offre le premier modèle moderne à l'ensemble de l'Europe. Elles ont trait surtout, au niveau tactique qui nous intéresse davantage ici, à l'introduction d'une artillerie nouvelle, bien plus puissante que lors de la première moitié du siècle, et dont les canons Krupp prussiens constituent, lors des années 1860 là encore, la meilleure illustration. Notons

surtout l'apparition des fusils modernes : carabines américaines Sharp et Spencer de la guerre de Sécession, fusil Dreyse prussien (dont on sait le rôle dans la victoire contre l'Autriche en 1866), Chassepot français, entré en service au même moment. Nouvelles armes qui accroissent la densité du mur de balles que les troupes peuvent dresser devant elles grâce à l'intensité nouvelle de leur tir (jusqu'à une dizaine de coups par minutes pour le Chassepot), mais qui élargissent aussi la zone de mort du fait de leur portée (le tir d'un Chassepot est efficace à plus de 400 mètres et reste dangereux bien au-delà), tout en aggravant les blessures du fait du pouvoir de pénétration accru de leurs projectiles. Enfin, en raison des possibilités offertes par le chargement par la culasse et par l'intensité inusitée du feu, les hommes sont forcés de se disperser, mais il leur est désormais permis de tirer en restant couchés. Peut-être n'est-il pas exagéré de parler d'un « moment Ardant du Picq » ? Il pourrait correspondre à la transition entre le modèle du soldat au « corps redressé »<sup>21</sup>, combattant debout et en ordre serré, vers celui du soldat accroupi, voire couché, de plus en plus séparé des autres et tenu d'affronter l'épreuve du combat dans une solitude accrue. Au cours des années 1860, la consistance même du danger et de sa perception par les combattants ont en effet connu une mutation décisive dont Ardant du Picq fut le témoin.

26 À ces transformations du feu, tout au moins du feu de l'infanterie car il a été souligné à juste titre qu'Ardant du Picq avait négligé le rôle nouveau de l'artillerie (qui n'apparaîtra il est vrai en pleine lumière qu'en 1870, c'est-à-dire après la date de rédaction de ses écrits), l'auteur consacre de longs développements pour souligner qu'elles rendent déjà et rendront à l'avenir le combat plus difficile que jamais, la peur plus marquée, le désordre plus grand, le contrôle des combattants plus aléatoire. Sa démonstration d'ensemble, pense-t-il, n'en est donc que plus probante. Ce profond changement est admirablement décrit dans un passage de nouveau rédigé à la première personne, très caractéristique de son goût pour les comparaisons diachroniques, cette fois entre les conditions du combat antique et celles du combat moderne :

« Aujourd'hui, si fort, ferme, exercé, courageux que je sois, je ne puis jamais dire : j'en reviendrai. Je n'ai plus affaire aux hommes, je ne les crains pas, mais à la fatalité de la fonte et du plomb. La mort est dans l'air, invisible et aveugle, avec des souffles effrayants qui font courber la tête [...] Nous en finissons ! Mais pour en finir il faut se porter en avant, il faut aller chercher l'ennemi, et fantassin, cavalier, nous sommes nus contre le fer, nus contre le plomb, infaillibles à deux pas. Marchons quand même, franchement, résolument ; notre adversaire ne tiendra pas devant la perspective du bout portant de notre fusil, car l'abordement n'est jamais mutuel, nous en sommes sûrs, – on nous l'a dit mille fois –, nous l'avons vu.

Si, cependant, les choses allaient changer aujourd'hui ! Si lui aussi nous offrait le bout portant ! »<sup>22</sup>.

27 De cette situation nouvelle, l'auteur tire toute une série de conséquences tactiques dont l'analyse n'entre pas directement dans notre propos : éparpillement nécessaire des combattants (mais du même coup difficulté accrue de les commander) ; avantage donné à la défense sur l'attaque ; impossibilité de faire effectuer des « feux à commandement » par rangs, et donc nécessité de commander des feux de tirailleurs en avant des troupes et des feux à volonté en ordre mince, ne serait-ce que parce que cela peut calmer et occuper des soldats incapables de toute façon de tirer correctement tant est forte l'émotion collective...

28

## Le désordre et le rang

29 Corrélat de cette omniprésence de la peur et de l'absence de tout choc organisé : le complet désordre de l'assaut, et l'impossibilité totale pour les officiers d'en contrôler le déroulement. À partir d'un point donné, souligne Ardant du Picq, le combat bascule dans un hasard complet, dans un monde d'aléas au sein duquel les hommes font rigoureusement ce qu'ils veulent. Ainsi cite-t-il en annexe le texte d'un officier prussien ayant pris part aux combats de 1866 et qui, à sa grande surprise, fut le témoin d'une gigantesque dilatation latérale des lignes, parfaitement imprévue, ainsi qu'à une pression collective vers l'avant sans qu'aucun contrôle ne fût possible de la part du commandement<sup>23</sup>. Les conclusions de la lettre d'un capitaine présent à la bataille de l'Alma, datée de 1869, sont exactement du même ordre<sup>24</sup> : c'est un simple chasseur qui a donné le signal de l'assaut, dit le témoin ; les différents corps ont attaqué

mêlés les uns aux autres dans une confusion totale ; tout le monde criait et commandait, du haut en bas de la hiérarchie ; aucune manœuvre dès le premier coup de fusil tiré, mais un mélange total des hommes et des officiers et une évaporation considérable des effectifs... Soulignons de nouveau ici à quel point le questionnaire d'Ardant du Picq a décidément suscité des témoignages saisissants parmi les officiers auxquels il avait entrepris de s'adresser.

30 La réflexivité d'Ardant du Picq sur le désordre inhérent au combat est d'autant plus impressionnante qu'elle ne paraît pas avoir pour but de rechercher les moyens d'y mettre un terme, mais bien au contraire de faire admettre le désordre comme une donnée inévitable. Sa confiance dans la discipline est en effet très limitée, puisqu'il faudrait à ses yeux une véritable terreur disciplinaire pour espérer contrebattre la terreur qu'inspire l'ennemi lui-même, une terreur disciplinaire qu'il est impossible, précisément, de mettre en œuvre, et qui de toute façon resterait insuffisante au moment décisif. Il s'agit donc de prendre son parti du réel, toute tentative d'agir abstraitement sur lui ne pouvant qu'accroître encore le désarroi et ses effets dissolvants sur le groupe combattant. Ardant du Picq croit davantage à l'effet du regard des autres, intimement lié à l'amour-propre personnel. Voilà qui nous conduit à cette notion presque indéfinissable, en tout cas complexe sous sa plume sans doute parce qu'elle est complexe également à discerner sur le champ de bataille : celle de « rang ».

31 La notion occupe une place capitale dans la pensée d'Ardant du Picq, d'autant plus importante que la masse des aléas augmente avec la modernisation des armes et la complexité tactique, et qu'il est en outre impossible à ses yeux d'espérer la réduire par des règlements et des entraînements de champs de manœuvre. Mais ce n'est pas en tant que solution tactique que la notion de « rang » nous intéresse chez lui, mais comme outil descriptif de mécanismes psychologiques à l'œuvre au sein d'une troupe au combat. Chez Ardant du Picq, le « rang » n'est nullement un alignement formel de soldats, et à ce titre on peut d'ailleurs s'interroger sur le choix d'un terme aussi susceptible d'induire son lecteur en erreur. De nouveau en effet, Ardant du Picq aborde l'impalpable : car si on le comprend bien, le rang est avant tout une disposition psychologique qui lie les soldats et les chefs en leur permettant d'endurer ensemble la peur du combat et d'infliger à l'adversaire une peur supérieure à celle qu'eux-mêmes éprouvent. Ce phénomène presque indicible, Ardant du Picq tente pourtant de le rendre concret dans un extraordinaire passage, une fois de plus rédigé dans une tension d'écriture extrême, comme à chaque fois que son expérience personnelle transparait sans que l'auteur consente jamais à dire précisément ce qu'il a vu à titre individuel :

« Le rang, c'est la menace, c'est plus que la menace ; la troupe engagée qui fait feu n'appartient plus à son chef, et je sais, je vois ce qu'elle fait, je sais ce dont elle est capable ; elle fait son action, je la puis mesurer, *etc.* ; mais la troupe en rang est en main, je le sais, je le vois, je le sens ; elle peut être menée en toute direction ; je sens d'instinct qu'elle seule est capable de me venir sus, de me prendre de droite, de gauche, de se jeter dans un intervalle, de me tourner. Elle m'inquiète, elle me menace ; où va tomber cette menace ?... »

Le rang (qui est la menace, la menace sérieuse, que l'effet peut suivre à chaque instant) impose d'une terrible façon. Quand le combat est bien engagé, il fait plus pour la victoire que ne le font les combattants, qu'il existe réellement ou soit supposé exister par l'ennemi »<sup>25</sup>.

32 On songe au mystère des « hommes cousus ensemble », pour reprendre ici la forte expression du général Macdonald après Wagram, en 1809.

33 \*\*\*

35 Si le texte d'Ardant du Picq paraît aujourd'hui encore aussi moderne, c'est sans aucun doute en raison de l'avance conceptuelle si évidente dont disposait son auteur au moment de la rédaction des différentes parties qui composèrent ultérieurement *Études sur le combat*. À cet égard, n'est-il pas frappant que sa grille d'analyse du combat ait si profondément inspiré un des plus grands livres de l'historiographie contemporaine portant sur ces questions ? On songe ici à *Anatomie de la bataille*, dû à l'historien britannique John Keegan et paru en 1976<sup>26</sup>. C'est en effet à Ardant du Picq que Keegan doit sans doute l'idée des coupes entomologiques pratiquées de manière systématique à travers le déploiement de violence du champ de bataille, coupes qui ne prétendent nullement déboucher sur un « récit » en continu, mais qui déconstruisent au contraire l'événement grâce à la mise en vis-à-vis des armes employées. Dans le chapitre

III de la troisième partie d'*Études sur le combat*, l'auteur analyse ainsi toute une série de binômes placés en opposition comme « cavalerie et engins modernes », « cavalerie contre cavalerie », « cavalerie contre infanterie », « cuirasses et armement », *etc.* Cette méthodologie, qui transforme de fond en comble le regard qu'on peut être amené à porter sur la bataille, c'est bien Ardant du Picq qui l'a initiée. Ces jeux de miroir, ensuite systématisés par John Keegan dans son analyse de trois grands affrontements (dont celui de Waterloo qui reste un modèle du genre), créent un effet de connaissance impressionnant : l'influence intellectuelle d'Ardant du Picq, si présente à chaque page, permet à l'historien britannique de transcender absolument ce qu'il est généralement convenu d'appeler « l'histoire militaire ».

36 Mais sans doute est-il permis de convertir cette première remarque en une conclusion plus pessimiste. Car il se pourrait également que la fraîcheur du texte d'Ardant du Picq ne nous frappe aujourd'hui encore qu'en proportion d'un net déficit historiographique en termes d'étude de la violence de guerre. Un déficit qui, à notre sens, touche l'histoire contemporaine dans sa totalité, mais sans doute le XIX<sup>e</sup> siècle plus encore que le siècle suivant ; on songe ici à une historiographie française qui n'a que rarement perçu l'intérêt de l'étude du phénomène guerrier, non seulement pour lui-même, mais aussi et peut-être surtout, pour une compréhension plus profonde des sociétés *en temps de paix*. Voir ces dernières du côté de la guerre, c'est les voir différemment et mieux, même et peut-être surtout *en dehors* du temps de la guerre lui-même. On serait ici tenté d'appliquer à ce propos un jugement qu'Alain Corbin réserve à d'autres objets que le nôtre : « Le chercheur, du fait de cette cécité imposée par le sentiment d'horreur, se prive de l'analyse de ce qui se dit dans le paroxysme et qui ne se dit pas, ou ne peut pas se dire, à un autre moment. [...] Ce refus de la confrontation à l'indicible, ce haut-le-cœur ont induit [...] une histoire universelle édulcorée, prompte à se réfugier dans l'héroïsation ou à s'en tenir à quelques épisodes symboliques »<sup>27</sup>.

37 Ardant du Picq, on l'a compris, avait pris le parti inverse. Par les questions posées à ses contemporains, par l'effort descriptif et analytique poursuivi à travers les différents écrits qui composent son œuvre posthume, il continue de nous offrir une base à la fois documentaire et réflexive directement utilisable pour tous ceux qu'attire une relecture de l'activité guerrière du XIX<sup>e</sup> siècle à la lumière d'une anthropologie historique de sa violence de bataille.

38

### Notes

1. Nous utiliserons ici la dernière édition parue en France : Charles ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, Paris, Éditions Économica, 2004, 254 p. Pour une analyse des éditions successives, on se référera à l'utile préface de Jacques Frémeaux, pp. IX-XXVI.

2. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'avant-propos du général Bernard Thorette, chef d'état-major de l'Armée de Terre française, à l'occasion de cette réédition (Charles ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat...*, ouv. cité, pp. V-VII).

3. *Idem*, p. 13.

4. Je reprends cette expression à Jacques Revel, employée il est vrai par lui dans un tout autre contexte, comme titre de sa préface à l'ouvrage de Giovanni LEVI, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Gallimard, 1989, 230 p.

5. Charles ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat...*, ouv. cité, p. 37.

6. *Idem.*, p. 78.

7. *Idem.*, p. 88.

8. *Ibidem*.

9. *Idem*, p. 87.

10. *Ibidem*.

11. *Idem*, p. 79.

12. *Idem*, p. 100.

13. *Idem*, p. 74.

14. *Idem*, p. 247.

15. *Idem*, p. 123.

16. *Idem*, pp. 134-135.

17. On renverra ici au travail de synthèse de Louis CROCQ, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999, 422 p.
18. Victor-Davis HANSON, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1990, 298 p.
19. Charles ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat...*, ouv. cité, p. 118.
20. *Idem*, p. 119.
21. L'expression est de Georges VIGARELLO dans *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1978, 399 p. Pour plus de détail, nous renvoyons ici à notre chapitre sur le corps et la guerre dans Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO [dir.], *Histoire du corps, Tome 3*, Paris, Éditions du Seuil, à paraître en 2006.
22. Charles ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat...*, ouv. cité, pp. 83-84.
23. *Idem.*, pp. 195-196.
24. *Idem*, p. 244.
25. *Idem*, p. 107.
26. John KEEGAN, *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415. Waterloo. 1815. La Somme 1916*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, 321 p. Le titre original de l'édition de 1976 est : *The Face of Battle. A Study of Azincourt, Waterloo and the Somme*.
27. Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO [dir.], *Histoire du corps. Tome 2, De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, 442 p., p. 226.

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Stéphane Audoin-Rouzeau, « Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIX<sup>e</sup> siècle : relire Ardant du Picq ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 18 février 2006, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index1015.html> ; DOI : 10.4000/rh19.1015

### **À propos de l'auteur**

#### **Stéphane Audoin-Rouzeau**

Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

### **Droits d'auteur**

Tous droits réservés

### **Résumé / Abstract**

Cet article se propose de « relire » Ardant du Picq, toujours tiré du côté de la lucidité prospective, voire de l'actualité immédiate du phénomène guerrier. On oublie souvent de faire d'Ardant du Picq une lecture *historicisée*. Ardant du Picq parvient à observer, à dire, à analyser des aspects de la violence de combat que nul autre que lui n'est parvenu à isoler avec une réflexivité aussi aiguë, non seulement *au* XIX<sup>e</sup> siècle mais aussi *sur* l'activité guerrière de cette période. Ardant du Picq ose un type de regard sur la violence qui fait de son ouvrage un guide précieux pour toute exploration de la dimension la plus opaque de l'activité guerrière : la violence extrême, dont le point nodal est le combat.

**Towards an historical anthropology of the XIXth century violence of war: should one read Ardant du Picq again?**

The following article proposes to « re-read » Ardant du Picq, so often granted for his prospective lucidity and even for the links of *Etudes sur le combat* with so many questions of the moment about war. But one forgets to read Ardant du Picq from an historical point of view. Ardant du Picq was exceptionally successful in observing, revealing and analysing many aspects of the 19th-century violence of war that none has succeeded to analyse with such an insight throughout this period of time. The way Ardant du Picq considered war can explain why his book still remains a valuable guide for any exploration of the most concealed part of it : extreme violence, whose focus lies in combat.

***Licence portant sur le document*** : Tous droits réservés